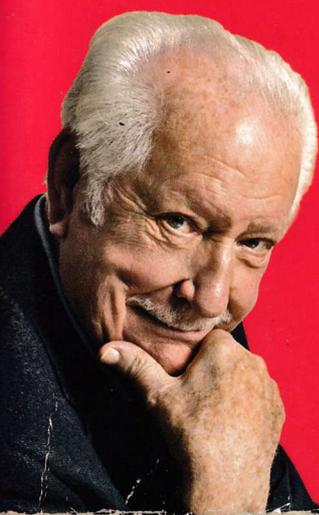
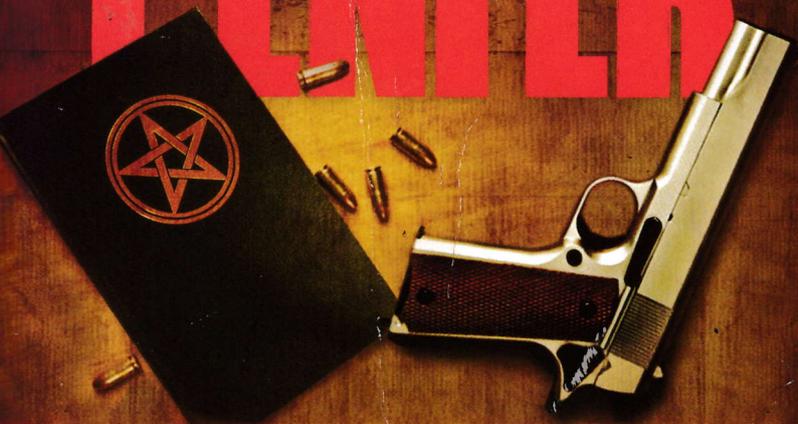


PIERRE BELLEMARE  
JEAN-FRANÇOIS NAHMIAS

# L'ENFER



**SECTES, MAFIA,**  
quinze récits, dont on ne sort  
pas indemne !



# Table

*MamaCoca*  
*El Papel de la Coca*  
www.mamacoca.org

<i>Prologue</i> .....	7
Le mouchoir de Kali.....	9
Le mafieux et le policier.....	43
Sarin, le magicien.....	69
Grâce à la mafia.....	119
Le ranch de l'apocalypse.....	133
Les bêtes de Satan.....	165
La famille Manson.....	183
Les cent pas.....	225
Superman contre le Ku Klux Klan.....	249
La Sicilienne.....	275
La belle-fille de Dieu.....	307
Mort d'un mafieux.....	341
Une tombe en Colombie.....	355
Corruption, corruption.....	401
La plus grande mafia du monde.....	413

7 novembre 1990. Il est dix-neuf heures à Bogota. La directrice du Focine, l'Institut national du cinéma colombien, quitte son bureau pour rentrer chez elle.

À quarante ans un peu passés, Maruja Pachon-Villamizar est une belle femme, qui a quelque chose de rayonnant, une brillante intellectuelle aussi, qui, avec son mari, le député Alberto Villamizar, est proche des milieux dirigeants. Elle a fait pas mal de politique et continue d'en faire, ce qui, en ce début des années 1990, n'est pas sans risque dans le pays.

Elle s'installe derrière le chauffeur, dans sa Renault 21. À ses côtés, a pris place Beatriz Villamizar, sa belle-sœur et assistante un peu plus jeune, aussi blonde qu'elle-même est brune. Toutes deux ont rendez-vous avec Alberto, leur frère et mari, pour une soirée en ville. Elles n'y arriveront jamais...

\*

Elles approchent du domicile de Maruja lorsqu'un taxi jaune et une Mercedes bleu nuit encadrent la voiture, l'empêchant d'effectuer toute manœuvre. Trois hommes armés descendent du taxi et trois de la berline allemande. Alors qu'un des assaillants reste à faire le guet, les autres entourent la Renault et ouvrent les portières. Un homme tire une balle dans la tête du chauffeur, le fait basculer à terre et l'achève de

trois coups de feu. Un autre lance à Maruja Pachon-Villamizar :

— Descendez !

Elle est entraînée dans la Mercedes, tandis que Beatriz est conduite dans le taxi. Les deux voitures démarrent à toute vitesse, prenant chacune un chemin différent. Un peu plus tard, la Mercedes tombe sur un barrage de police. Un des passagers ordonne à Maruja :

— Pas un mot, pas un geste ou vous êtes morte !

Sentant le canon d'un revolver dans ses côtes, la kidnappée se garde de toute initiative. Elle ne souhaite qu'une chose : que les policiers n'aient aucun soupçon, sinon, il s'ensuivrait une fusillade dans laquelle elle risquerait de perdre la vie. Heureusement, ils font signe au véhicule de circuler et celui-ci reprend sa route.

Au bout d'un moment, il quitte les faubourgs de Bogota. La circulation devient plus fluide. Le même passager ordonne :

— Couchez-vous par terre !

Maruja s'allonge sur le plancher. Elle ne voit plus rien. Le son du moteur lui parvient plus fort, engourdissant peu à peu toute sensation... Le responsable de ce qui est en train de se passer, elle le connaît. Tandis que le voyage vers l'inconnu se poursuit, un nom ne cesse de revenir dans ses pensées, trois syllabes, qui, depuis des années, empoisonnent la vie de la Colombie et sa propre existence : Escobar.

\*

Pablo Emilio Escobar est né le 1<sup>er</sup> décembre 1949, à Rionegro, une bourgade des environs de Medellin. Il est issu de la classe moyenne, son père est contre-maître et sa mère institutrice. Ne brillant guère en classe, il se lance très tôt dans la délinquance, mais de curieuse manière : il vole des pierres tombales,

efface les inscriptions et les revend à un marbrier. Ainsi qu'on a pu le dire, il commence sa carrière en vidant ces cimetières qu'il contribuera plus tard à remplir.

Par la suite, il en vient à des formes plus ordinaires de criminalité. En 1970, il enlève contre rançon un industriel de Medellin. En 1974, il est arrêté pour vol de voiture. L'année suivante, il est fiché par la police comme trafiquant de drogue, même si rien de concret n'a pu être relevé contre lui. Mais les informations sont certainement exactes, puisqu'en juin 1976 il est appréhendé avec trente-neuf kilos de cocaïne dans sa voiture ; ce qui, à l'époque, constitue une quantité considérable. Au moment de son arrestation, il se trouve en compagnie de son cousin Gustavo Gaviria et de son beau-frère. Les trois hommes proposent quinze mille pesos aux policiers pour qu'ils les relâchent. Ceux-ci refusent, mais il faut croire que la corruption a réussi à un autre niveau, car, curieusement, le mandat d'arrêt est annulé. Pablo Escobar est de nouveau libre.

Il s'associe alors avec trois petits truands de Medellin : Jorge Luis Ochoa, ancien voleur de voitures, Carlos Lehder Rivas, un néo-nazi, et un tueur à gages, José Gonzalo Rodriguez Gacha. C'est l'embryon de ce qui deviendra le Cartel de Medellin.

Ce futur géant du crime n'a pourtant, en apparence, rien d'exceptionnel. D'aspect, il est même tout à fait quelconque. Il a la tête placide et ouverte du Colombien moyen : il est petit, plutôt gros (1,70 m pour 80 kg), brun, dotée d'une épaisse moustache. L'écrivain Gabriel Garcia Marquez a eu cette formule : « Pour les Européens, l'Amérique latine, c'est un homme avec une moustache, une guitare et un revolver. » À la guitare près, la définition s'applique parfaitement à Escobar. Son physique se révèle si commun que, sur les innombrables demandes de

recherche le concernant, jamais la police n'a fait mention d'un signe particulier.

Dans une publication anonyme parue en 1989, Pablo Escobar est revenu sur ses débuts : « Comment ai-je commencé ? J'étais jeune, j'avais envie de vivre et j'avais de l'ambition. Je ne connaissais rien des affaires du narcotraffic. C'est alors que j'ai rencontré un jeune *gringo* dans une discothèque de Medellín. Le *gringo* avait un avion. Il voulait acheter de la cocaïne dans le pays. Plus tard, j'ai pris ma décision. Je l'ai mis en contact avec des gens spécialisés. Dès lors, je me suis trouvé embarqué dans cette filière, où j'ai fait entrer de nombreux amis. Nous avons commencé à vendre de la marchandise à ce pilote américain, qui arrivait en Colombie avec son avion US et payait comptant en dollars. Ce commerce me semblait facile à première vue : il y avait peu de risques, c'était rentable. En plus, il ne fallait tuer personne, ce qui était important. À cette époque, ce trafic ne faisait pas la une des journaux. Au fond, je trouvais cette activité normale. »

L'originalité d'Escobar, par rapport aux trafiquants qui l'ont précédé, est de voir tout de suite les choses en grand. Pour les quantités, pour les moyens de transport et pour les hommes : il a bientôt une petite armée sous ses ordres. Il recrute dans les classes pauvres de Medellín, se rendant immédiatement populaire auprès de ces miséreux, qu'il enrichit comme par un coup de baguette magique. On l'appelle « El Doctor », « Don Pablo ». Il se promène comme il veut dans ces ruelles pentues, au milieu de ces maisons en ruines, il y bénéficie d'innombrables complicités ; ce qui sera toujours, pour la police, un handicap considérable.

\*

Il se singularise également d'une autre manière : en se lançant dans la politique. En 1982, profitant de ce que les autorités font preuve d'une inertie coupable à son égard, il parvient à être élu député ! Il se sert de ses fonctions et mandat pour inonder les quartiers défavorisés de Medellín de ses largesses : il construit des routes, des HLM, un stade, un hôpital, augmentant encore sa popularité dans la ville. Les hommes se bousculent afin de se mettre à son service, les femmes font brûler des cierges pour lui dans les églises.

Mais, agir ainsi, c'est aller trop loin... Face à une telle provocation, la réaction ne tarde pas. Le 16 août 1983, au cours d'une séance à la Chambre, Rodrigo Lara Bonilla, ministre de la Justice, l'accuse publiquement d'être un trafiquant de drogue et, quelques jours plus tard, le quotidien *El Espectador* révèle qu'il est poursuivi depuis 1976 pour trafic de cocaïne. À la suite de ce scandale, Pablo Escobar doit se retirer de la vie politique.

La police réagit à son tour. Le 10 mars 1984, elle met la main sur le complexe de production de Tranquilandia, situé au cœur de la forêt vierge colombienne. C'est la plus importante opération antidrogue réalisée jusqu'alors, un record jamais battu depuis. Vingt tonnes de cocaïne sont saisies ; quant aux quatorze laboratoires de Tranquilandia, ils avaient une capacité de production de cinquante tonnes par an. L'opération, menée en étroite collaboration avec les États-Unis, a été possible grâce à un émetteur dissimulé dans un baril d'éther nécessaire à la réalisation de la drogue et capté par satellite.

Le coup porté rend Escobar fou furieux. Il ordonne l'assassinat du ministre de la Justice Rodrigo Lara Bonilla, celui-là même qui l'avait dénoncé en pleine Chambre. Ce dernier est abattu le 30 avril par des tueurs de Medellín payés un demi-million de dollars pour la circonstance. C'est à cette occasion qu'Escobar

inaugure le type de commando qui aura toujours sa préférence : un couple de tueurs à moto, un conducteur et un tireur. Ils sont rarement âgés de plus de vingt ans, sont originaires des quartiers populaires de Medellin ou de Bogota, n'ont peur de rien – surtout pas d'être tués eux-mêmes –, agissent en kamikazes et sont terriblement dangereux.

\*

Le chef du Cartel de Medellin ne s'en tient pas là. Lui, qui, à ses débuts, trouvait important de ne tuer personne, est au fil des années pris d'une rage meurtrière rarement connue dans l'histoire du crime. Il écrit, dans une lettre adressée à une station de radio : « Nous déclarons la guerre absolue au gouvernement, à l'oligarchie industrielle et politique, aux journalistes qui nous ont attaqués et outragés, aux juges qui se sont vendus au gouvernement, à tous ceux qui nous ont pourchassés. » Et le message est signé : « Les Extradables ».

Cette signature collective – qui sera la sienne désormais – est capitale pour comprendre son état d'esprit. La seule crainte du narcotrafiquant est d'être extradé vers les États-Unis, pour qui il est l'ennemi public numéro un, et y finir ses jours derrière les barreaux. C'est ce qu'il résume dans cette formule : « Plutôt une tombe en Colombie qu'une prison aux États-Unis ! » Par la suite, ses actions n'auront qu'un but : obtenir une loi interdisant l'extradition pour les trafiquants de drogue.

Toujours est-il que la réplique du président Virgilio Barco est à la hauteur du défi. Il déclare le jour même à la télévision, au cours d'une allocution solennelle :

— La Colombie, écoutez-moi bien, est en guerre ! Ce n'est pas une expression rhétorique. Le pays est en guerre contre les trafiquants de drogue. Le gou-

vernement ne se reposera pas jusqu'à ce qu'il ait gagné cette guerre.

À partir de ce moment s'instaure dans le pays un état de banditisme comme même les États-Unis n'en ont pas connu durant la Prohibition. Pablo Escobar terrorise la population, assassinant policiers, journalistes, juges et hommes politiques. Il est recherché par la justice pour avoir fait tuer des milliers de personnes. Au nombre des victimes figurent ainsi le directeur du journal *El Espectador*, qui avait révélé son passé de trafiquant, et le capitaine Jaime Ramirez, responsable du raid contre Tranquilandia.

Lui-même reste insaisissable et son trafic, un moment mis à mal par la saisie de ses laboratoires, reprend de plus belle. En 1989, Pablo Escobar est classé par le magazine américain *Forbes*, comme le septième homme le plus riche du monde, avec une fortune de vingt-cinq milliards de dollars. Les économistes estiment que ses activités assurent le quart de la croissance de la Colombie. Par provocation, il propose à plusieurs reprises de régler la dette extérieure du pays, se montant à douze milliards de dollars.

\*

Ses biens personnels sont à l'avenant. Sa propriété favorite, parmi les dizaines qu'il possède, est l'hacienda *Naples*, à cent cinquante kilomètres à l'est de Medellin. Elle s'étend sur trois mille hectares, traversés par le fleuve Magdalena. On y trouve des pâturages, des vergers, des lacs artificiels, des haras, réunissant quelques-uns des plus beaux chevaux du monde, le tout desservi par des dizaines de kilomètres de routes privées, un port fluvial et un aéroport doté d'une piste de trois mille mètres où peuvent atterrir les Boeing.

L'équipement est celui d'une petite ville : six piscines, plusieurs courts de tennis, un terrain de foot-

ball et de volley-ball, des bars, une discothèque et une arène, avec élevage de taureaux. Il y a même un zoo abritant un demi-millier d'animaux : bisons, chameaux, girafes, hippopotames, kangourous, zèbres, éléphants. Le zoo, en entrée libre, attire des milliers de visiteurs. Ceux-ci sont accueillis à l'entrée par deux témoignages saisissants, rappelant l'origine de la fortune du maître des lieux : la voiture criblée de balles, dans laquelle Bonnie et Clyde ont trouvé la mort, ainsi qu'un petit avion monomoteur avec lequel Escobar a fait son premier transport de drogue...

\*

1989 marque un sommet dans la violence. C'est l'année de l'élection présidentielle. Le mandat de Virgilio Barco se termine, et Pablo Escobar choisit d'intervenir dans la campagne électorale à sa manière : en faisant assassiner trois des cinq candidats à la présidence !

Ce dernier épisode sanglant, Maruja Pachon l'a vécu personnellement. Son mari, Alberto Villamizar, est très engagé dans la lutte antidrogue, ce qui lui a valu d'être victime d'un attentat : deux tueurs lui ont tiré dessus à la mitraillette et l'ont manqué par miracle. En sa compagnie, Maruja soutient la candidature à la magistrature suprême d'un de ses cousins, Luis Carlos Galan, jeune journaliste qui lutte, lui aussi, contre le trafic de drogue. Lorsque celui-ci tombe sous les balles d'Escobar, ils reportent leur soutien sur Cesar Gaviria, qui est élu. Depuis, l'un et l'autre, sans exercer de responsabilité au gouvernement, sont très proches du pouvoir...

L'année 1990 voit le conflit entre Pablo et l'État colombien se poursuivre. Ne reculant devant aucune audace, le trafiquant négocie d'égal à égal avec des dictateurs d'Amérique centrale, tel le général Manuel Noriega, président du Panama. Il leur demande

d'assurer la sécurité de ses cargaisons à destination des États-Unis et, en échange, leur promet des fortunes sur des comptes en Suisse.

En février 1990, un sommet antidrogue réunit à Carthagène les présidents des États-Unis, de Colombie, de Bolivie et du Pérou. Une opération militaire de grande envergure est décidée contre Escobar, avec l'appui de Washington. Une véritable bataille de rues se déclenche à Medellin et dans les environs, faisant cinq cent dix morts et des milliers de blessés, mais le chef du Cartel réussit à s'échapper.

Parallèlement, pour la première fois, une tentative de négociation est entreprise. Le président Gaviria présente au Conseil des ministres un projet de décret offrant aux trafiquants qui se livreront à la justice une promesse de non-extradition. Les « Extradables » rejettent la proposition, mais se disent prêts à la discussion.

La situation en est là, en ce mois de novembre 1990... Tandis que la voiture continue son trajet, Maruja Pachon-Villamizar est certaine de ne pas se tromper. Pablo Escobar les a enlevées, Beatriz et elle, afin d'avoir plus de poids dans les pourparlers qui vont s'ouvrir avec le gouvernement.

\*

Maruja Pachon ressent des cahots caractéristiques : la Mercedes est en train de rouler sur un chemin de terre; on ne doit plus être loin. Effectivement, cinq minutes plus tard, le véhicule s'arrête. Les hommes la font descendre, une veste sur la tête. Quand ils la lui ôtent, elle se retrouve dans une petite pièce d'environ deux mètres sur trois, dont la fenêtre est condamnée. L'unique lumière provient d'une ampoule rouge au plafond... Elle se tourne vivement vers ses ravisseurs.

— Où est ma belle-sœur ?

- Elle va venir.
- Pourquoi nous avez-vous enlevées ?
- On ne sait pas. On a des ordres, c'est tout...

Sur ces derniers mots, la porte se referme. Maruja se rend compte alors qu'elle n'est pas seule. Une vieille femme est là, assise sur un lit en fer, qui, avec un matelas à deux places posé par terre, un transistor et un poste de télévision, composent le mobilier... La femme ne bouge pas, ne dit rien, on l'entend à peine respirer. Elle est maigre, sa peau est toute lisse, comme parcheminée; avec la lumière étrange qui règne dans la pièce, on dirait une momie.

- Qui êtes-vous ?
- Marina Montoya.

Maruja Pachon sursaute. Marina Montoya est la sœur de German Montoya, ancien secrétaire général de la présidence de la République, enlevée il y a deux mois. Comme les Extradables n'ont jamais présenté de revendication à son sujet, on pensait généralement qu'elle était morte.

- Vous êtes ici depuis le début ?
- Oui.
- Comment sont-ils ? Comment êtes-vous traitée ?

Pour toute réponse, Marina Montoya, hoche la tête et prononce d'une voix lointaine, impersonnelle.

- Ils vont nous tuer !
- Ils vous l'ont dit ? Ils vous ont menacée ?
- Non. Ils sont corrects. Ils me laissent regarder

la télévision, écouter la radio, mais ils vont nous tuer, j'en suis sûre !

Malgré ses efforts, Maruja ne peut en obtenir davantage; la femme se mure dans le silence... L'arrivée de Beatriz, qui survient peu après, efface la malaise qui s'était emparé d'elle. Les deux belles-sœurs se jettent dans les bras l'une de l'autre et Maruja Pachon, qui a retrouvé tout son allant, s'entend déclarer avec force :

- Nous nous en sortirons !

Il est dix-neuf heures trente lorsque Alberto Villamizar, qui attend chez lui l'arrivée de sa femme et de sa sœur, reçoit un coup de téléphone du concierge de son immeuble.

— Vous devriez descendre. Il se passe quelque chose autour d'une voiture qui ressemble à celle de votre femme. Il paraît qu'il y a un mort...

Alberto se précipite. Il découvre une Renault 21 au milieu de la chaussée. Un corps est à terre, recouvert d'un drap. Des policiers s'affairent. Un officier, qui l'a reconnu, vient vers lui.

— Le chauffeur a été tué. Il s'agit certainement d'un enlèvement.

Alberto Villamizar regarde dans le véhicule et découvre les sacs à main de sa femme et de sa sœur. Il n'a pas besoin d'en voir plus. Il remonte chez lui et appelle immédiatement le président Gaviria, à qui il téléphone plusieurs fois par semaine sur sa ligne directe.

- Maruja et Beatriz ont été enlevées !
- Je sais. Je viens d'être prévenu...
- Il y a une revendication ?
- Pas encore. Mais c'est lui, cela ne fait aucun

doute.

— Je ne veux pas qu'on tente quoi que ce soit qui mette leurs vies en danger !

— Vous savez très bien que nous n'entreprenons aucune opération de sauvetage sans l'autorisation des familles...

- J'ai votre promesse ?

— Vous l'avez. Je vous appellerai dès qu'il y aura du nouveau.

Le lendemain, après une nuit blanche et une journée d'angoisse, Alberto Villamizar reçoit un appel du président de la République :

— J'ai à vous parler, Alberto. Rejoignez-moi dans la bibliothèque à dix-neuf heures.

À l'heure dite, le mari de Maruja est sur place, dans la bibliothèque des appartements privés de la présidence. Cesar Gaviria est seul.

— Je viens de recevoir ce communiqué, signé les Extradables : « L'incarcération de Maruja Pachon et Beatriz Villamizar est notre réponse aux tortures et aux enlèvements perpétrés à Medellin ces derniers jours, par les forces de l'ordre. »

L'accusation n'est pas totalement infondée. Depuis quelque temps, le gouvernement, confronté à une violence croissante, a tendance à se servir des mêmes méthodes que les trafiquants. Alberto Villamizar le sait parfaitement et n'a jamais été de cet avis.

— Il faut cesser, je vous l'ai déjà dit !

Le président Gaviria secoue la tête.

— Non, Alberto. Nous employons les moyens que nous jugeons appropriés. D'ailleurs, vous savez bien que ce n'est pas la vraie raison. La seule revendication concerne l'extradition. Guido Parra va vous le confirmer !

Quelques instants plus tard, ce dernier est introduit dans la bibliothèque présidentielle... Depuis plusieurs années, Guido Parra occupe la charge, convoitée mais périlleuse, d'avocat de Pablo Escobar. Quelquefois, comme c'est le cas ce jour, il lui sert également d'interprète officiel. Homme distingué, appartenant à la meilleure société et s'exprimant avec aisance, il entame un discours reprenant les termes du communiqué et dénonçant les exactions commises par la police, mais le président l'interrompt :

— Venons-en à l'essentiel, maître. J'ai proposé d'offrir aux trafiquants qui se livreront à la justice une

promesse de non-extradition. Votre client ne s'en satisfait pas ?

— Il serait prêt à examiner la question, monsieur le Président, mais à condition que le décret soit promulgué et que la non-extradition y figure noir sur blanc.

Alberto Villamizar intervient :

— Et, si c'est le cas, elles seront libérées dans quel délai ?

— Vingt-quatre heures après, elles seront libres.

\*

Un décret de cette importance ne s'improvise pas, il donne lieu à des discussions serrées au sein du gouvernement. La détention de Maruja et Beatriz est donc partie pour durer et les conditions n'en sont pas faciles. Elles sont trois dans un espace confiné. Marina Montoya dort sur le lit de fer, Maruja et Beatriz se partagent le matelas à même le sol, le tout dans cette lumière rouge, qui donne à leur prison un aspect mortuaire.

Leurs geôliers ne sont pas plus rassurants. Il s'agit de très jeunes gens, se relayant de douze heures en douze heures. Ils sont extrêmement nerveux et instables, il est impossible de leur demander quoi que ce soit. Ils répondent qu'ils n'ont le droit de prendre aucune initiative, ce qui est sans doute la vérité. Il faut ajouter à cela un coq fou, qui chante quand l'envie lui en prend, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, quelque part aux environs de la maison.

Pour le reste, l'environnement matériel est à peu près satisfaisant. Les captives peuvent regarder la télévision et écouter la radio autant qu'elles veulent, ce qui est essentiel pour leur moral. Elles bénéficient aussi d'une salle d'eau, mais impossible de rester plus de dix minutes sous la douche; les WC sont à leur disposition quatre fois par jour.

Chacune réagit selon sa personnalité. Marina Montoya a retrouvé un peu d'allant avec l'arrivée de deux compagnes, mais elle reste la moins dynamique, s'alimentant peu et ne parlant guère davantage. Beatriz, sans doute parce que plus jeune, se montre bavarde et optimiste. Entre les deux, Maruja apparaît comme la plus équilibrée et déterminée. C'est sur elle que s'appuient ses compagnes dans les moments difficiles.

Pour toutes les trois, le plus important est l'écoute de la radio et de la télévision. C'est par elles qu'elles reçoivent les nouvelles dont dépend leur éventuelle libération... A priori, celles-ci ne sont pas trop mauvaises. Elles sont loin d'être les seuls otages d'Escobar et apprennent successivement la libération de quatre d'entre eux. Elles suivent aussi l'élaboration du décret sur la non-extradition, dont elles savent que leur sort dépend. Celui-ci est promulgué le 17 qu'il ne lui convient pas : à ses yeux, le texte s'avère trop imprécis, trop ambigu.

Cette nouvelle, survenant une semaine avant Noël, les affecte énormément. Elles espéraient être libérées pour cette date, ou du moins la nouvelle année. Or, maintenant, il apparaît presque certain qu'elles seront encore détenues en 1991.

Les divertissements qui accompagnent cette période de fêtes à la télévision sont particulièrement durs pour elles. Les paillettes, les chants, les danses leur sont insupportables. Lorsque, le 31 décembre à minuit, le présentateur souhaite une bonne année à tous, elles éclatent en sanglots...

Les geôliers ont dû faire un rapport à leurs supérieurs, car, deux jours plus tard, pour la première fois elles reçoivent la visite d'un médecin. Ce dernier les examine, les trouve en bonne santé physiquement, mais constate chez elles un état psychique inquiétant. Il leur remet à chacune une boîte de tranquillisants,

à prendre à raison d'un comprimé matin et soir. De plus, il leur est accordé une heure de promenade quotidienne. Elle se déroule la nuit; elles y vont l'une après l'autre, et toujours en compagnie d'un gardien. Leur moral s'améliore nettement...

\*

23 janvier, vingt-deux heures trente. Les captives sont en train de regarder une émission de variétés, lorsqu'un geôlier ouvre brusquement la porte de la cellule :

— On vient chercher la grand-mère. On la conduit ailleurs.

Du coup, Marina Montoya retrouve le visage apeuré qu'elle avait lorsque Maruja l'a vue pour la première fois. Elle balbutie :

— Vous m'emmenez où ?

— Vous verrez bien. Mettez cela !

Le gardien lui tend un objet noir. La prisonnière découvre une cagoule. Elle s'apprête à l'enfiler normalement, mais l'homme l'arrête :

— Non, pas comme ça. Le devant derrière.

Marina s'exécute en tremblant. La vision de cette femme brusquement sans visage, avec ce voile noir sans le moindre orifice, a on ne sait quoi de tragique. Surmontant leur angoisse, Maruja et Beatriz l'entourent afin de lui adresser des paroles d'espoir, mais le geôlier les repousse et emmène la prisonnière.

Quelques minutes plus tard, deux hommes font leur apparition. L'un emporte le téléviseur, l'autre le poste de radio. Les belles-sœurs tentent vainement de s'interposer.

— Vous ne pouvez pas faire cela ! Qu'est-ce que nous allons devenir ?

Peine perdue... Ils ont déjà disparu avec ces objets qui reliaient au monde les prisonnières. Totalement livrées à elles-mêmes, elles se laissent tomber sur le

matelas, prostrées... Ce n'est pourtant pas leur propre sort qui les affecte le plus, mais la signification de cette confiscation. Pourquoi leur prend-on leur source d'information, sinon afin qu'elles n'apprennent pas ce qui va arriver à leur ancienne compagne ? À l'heure actuelle, peut-être Marina Montoya a-t-elle déjà été assassinée !

D'un même geste, sans se concerter, Maruja et Beatriz s'emparent de leur tube de tranquillisants et avalent trois comprimés d'un coup.

\*

Elles ne se trompent malheureusement pas. Le lendemain, 24 janvier, à l'aube, le cadavre de Marina Montoya est retrouvé dans un terrain vague au nord de Bogota. Elle a été tuée de six balles, toutes tirées dans la tête, sur laquelle est restée la cagoule mise à l'envers.

Le 25 janvier, dans un communiqué, les Extradables reviennent sur un fait-divers mis en avant quelques jours plus tôt : la mort, au cours de son arrestation, de David Ricardo, un des adjoints de Pablo Escobar. Selon le communiqué, il aurait été assassiné par la police sous les yeux de sa femme enceinte et de ses enfants. Les Extradables ajoutent que son frère, abattu peu de temps auparavant, n'était pas mort les armes à la main, comme l'avaient annoncé les autorités, mais assassiné dans sa propriété de Rionegro alors qu'il se trouvait dans un fauteuil roulant, paralysé à la suite d'un attentat.

Le communiqué indique que Marina Montoya a été éliminée en représailles et annonce l'exécution de deux autres otages, sans préciser lesquels, si les mêmes faits se reproduisent... Fou d'angoisse, Alberto Villamizar téléphone au président Gaviria :

— Ils vont tuer Maruja et Beatriz ! Vous devez cesser immédiatement ces opérations de commando !

— Calmez-vous, Alberto. La police fait ce qu'elle doit faire. Ils ne toucheront pas à votre femme ni à votre sœur, ils tiennent trop à elles.

— Qu'est-ce que vous en savez ?

— J'en suis certain. Ce qui compte, c'est le décret sur la non-extradition. Nous sommes en train d'en mettre au point un qui devrait convenir à Escobar...

Le 29 janvier 1991 est effectivement promulgué le décret 303 qui lève tous les obstacles concernant la non-extradition. Le président Cesar Gaviria téléphone peu après à Alberto Villamizar.

— Je viens d'avoir Guido Parra au téléphone. Il me dit que c'est tout à fait ce qu'attendait son client. Il a précisé qu'il n'y avait plus de problème pour les prisonnières. Non seulement elles ne seront pas exécutées, mais elles vont être libres...

La réalité est malheureusement plus nuancée. Dans un communiqué publié le jour même, les Extradables annoncent : « Nous respecterons la vie des otages qui demeurent en notre pouvoir. Pour preuve de bonne volonté, l'un d'eux sera libéré ce jour même. »

Alberto Villamizar accueille la nouvelle avec l'angoisse qu'on peut imaginer. Ils libèrent un otage, mais un seul. Alors, qui ? Sa femme ou sa sœur ?...

\*

Depuis plusieurs jours, Maruja et Beatriz dévoraient les magazines de jeux donnés par leurs gardiens, depuis qu'elles n'avaient plus de radio et de télévision. Beatriz occupait le lit de fer devenu vide, Maruja était restée sur le matelas. Les jours s'écoulaient, tous aussi désespérants les uns que les autres, dans une atmosphère rouge faisant penser à du sang.

Fin janvier, un homme cagoulé fait irruption dans la chambre. Il doit s'agir d'un chef, car les geôliers se montrent à visage découvert. Elles pressentent qu'il va survenir quelque chose et ne se trompent pas.

— Préparez-vous. L'une d'entre vous va être libérée.  
— Laquelle ?  
— Vous le verrez à ce moment-là. C'est pour ce soir...

Durant toute la journée, les deux belles-sœurs se déclarent fébrilement ce qui leur paraît le plus important. Chacune d'elles confie à l'autre des messages pour ses proches au cas où elle-même resterait. Elles rédigent même leur testament. Curieusement, toutes les deux pensent la même chose : Maruja est sûre que c'est Beatriz qui sera libérée, Beatriz est de son avis, même si elle affirme le contraire.

À dix-neuf heures, la porte s'ouvre, donnant le passage à non plus un, mais deux hommes cagoulés. Ils se plantent devant Beatriz.

— On est venus vous chercher. Voilà de quoi vous arranger.

Ils lui tendent un miroir et quelques accessoires de maquillage, objets dont les deux femmes sont privées depuis leur captivité. Beatriz se regarde et pousse un cri. On dirait qu'elle a maigri de dix kilos, son visage tout creusé est presque ridé.

— C'est affreux, ce n'est plus moi !

Maruja en profite pour se regarder à son tour et reste muette de saisissement. Elle, qui était d'une beauté épanouie, a l'air d'une pauvre des quartiers miséreux de Bogota. L'homme à la cagoule lui arrache l'objet et le rend à Beatriz.

— Dépêchons-nous, vous avez cinq minutes, pas plus.

Tandis que celle-ci disparaît dans la salle d'eau, il se tourne vers sa belle-sœur.

— On va vous rendre la radio et la télévision...

En cet instant précis, Maruja Pachon-Villamizar a deux certitudes. Premièrement, Marina Montoya est morte et on lui rend ces moyens d'information maintenant parce qu'il est devenu indifférent qu'elle l'apprenne. Deuxièmement, il n'arrivera rien à Beatriz,

tant les différences entre le départ de l'une et de l'autre sont grandes... Elle en revient à ce qui la concerne directement.

— Et moi, quand va-t-on me libérer ?

— Bientôt. Dans une semaine, tout au plus.

Est-ce vrai ou faux, comment savoir ?... Beatriz ne tarde pas à revenir. Elle s'est arrangée comme elle a pu et le résultat n'est pas spectaculaire, mais Maruja ne peut s'empêcher d'en éprouver un pincement au cœur : sa belle-sœur a malgré tout un air apprêté, soigné, un air de liberté !

C'est le moment des adieux... Beatriz manque d'éclater en sanglots, mais Maruja l'en empêche. Elle s'exprime d'une voix aussi ferme que possible.

— Dis à Alberto et aux enfants que je les aime et qu'ils ne s'inquiètent pas.

Preuve supplémentaire qu'aucun sort tragique n'est réservé à Beatriz, ce n'est pas une cagoule qu'on lui met, mais un simple bandeau sur les yeux. Après un dernier au revoir, la porte se referme sur elle. Alors, malgré son courage, Maruja Pachon, qui se retrouve pour la première fois seule depuis le début de son enlèvement, craque. Elle fond en larmes et, comme lorsqu'on avait emmené Marina Montoya, avale trois comprimés de tranquillisant.

\*

Pendant ce temps, pour Beatriz, a lieu le scénario inverse de l'enlèvement. Les ravisseurs la font se coucher sur le plancher d'une voiture. Elle l'entend cahoter un moment sur un chemin accidenté, puis les secousses cessent, indiquant qu'on se trouve sur une route goudronnée. Un des passagers s'adresse à elle.

— Beaucoup de journalistes vous attendent. Alors faites attention : un mot de trop peut coûter la vie à votre belle-sœur.

Beatriz acquiesce sincèrement. C'est l'une des choses que les captives se sont promises : la libérée ne donnera pas trop de précisions sur le lieu de détention afin d'empêcher la police de tenter une opération qui mettrait en danger la vie de l'autre... Une demi-heure environ s'écoule. L'homme reprend la parole.

— On va vous déposer. Vous descendrez et vous compterez jusqu'à trente sans vous presser. Ensuite vous enlèverez le bandeau, vous marcherez sans vous retourner et monterez dans le premier taxi.

Le ravisseur lui glisse un billet pour payer le taxi et le véhicule stoppe brusquement. Beatriz est poussée dehors. Elle demeure immobile sur le trottoir jusqu'à ce que les ravisseurs démarrent. Sans respecter l'ordre de compter jusqu'à trente, elle arrache le bandeau et reconnaît aussitôt un quartier périphérique de Bogota. Un taxi jaune s'arrête à sa hauteur. Le chauffeur lui demande :

— Taxi ?

Beatriz monte et donne son adresse dans un murmure. Depuis trois mois qu'elles étaient emprisonnées, elles avaient pris l'habitude, avec Maruja, de ne parler qu'en chuchotant, pour ne pas être entendues des gardiens. Elle doit s'y reprendre à trois fois avant de se faire comprendre. Enfin, elle voit sa maison, retrouve son mari et ses enfants. Alberto Villamizar, qui attendait sa femme à son domicile, est prévenu par téléphone et arrive dix minutes après.

\*

Les jours passent, et rien n'indique que Maruja Pachon-Villamizar sera bientôt libérée. Alberto, après un moment d'attente, finit par perdre patience. Ayant toujours été d'un naturel emporté, il décide de prendre les choses en main. Il sait bien que Guido Parra, l'avocat de Pablo Escobar, est le personnage charnière de l'affaire et fait le siège de son cabinet.

Celui-ci, après avoir usé de tous les stratagèmes pour lui échapper, finit par consentir à le recevoir. Il trouve en face de lui un Villamizar très remonté.

— Ce n'est pas conforme à notre accord ! Tout reposait sur la modification du décret. C'est chose faite. Vous avez une dette d'honneur et, avec moi, on ne triche pas !

L'avocat soupire.

— Vous ne savez pas comme il est compliqué d'être l'avocat de ces gens-là ! Moi, mon problème n'est pas d'être payé, mais de ne pas être un homme mort. Escobar me reproche d'avoir trop parlé au Président et à vous-même. Il menace de m'envoyer ses tueurs.

— Arrêtez de vous moquer de moi ! Pourquoi est-ce qu'il ne libère pas ma femme ?

— Il ne me l'a pas expliqué précisément. Mais il est furieux contre les policiers, qui massacrent ses hommes en dehors de toute légalité. Tant que ces opérations continueront, il gardera votre femme en otage. C'est ainsi !

Guido Parra ne lui en dit pas plus ce jour-là. Et les suivants non plus, car, ensuite, il se volatilise. Son personnel n'a plus aucune nouvelle de lui ou, du moins, il le prétend...

Alors, Alberto Villamizar prend une décision extraordinaire. Puisqu'il ne peut plus rencontrer celui qui servait d'intermédiaire, il ira trouver directement Pablo Escobar ! Il tient toutefois à en informer le président Gaviria.

— Vous pouvez imaginer ce que je ressens. Depuis des années, Escobar est mon bourreau. J'ai échappé par miracle à ses assassins. Il a tué le cousin de ma femme et, maintenant, après ma sœur, enlève Maruja et la garde !

— Justement, Alberto, c'est de la folie. Il a voulu vous tuer, il recommencera et, cette fois, ne vous ratera pas !

— Je n'en suis pas certain. S'il avait tenu à m'éliminer à nouveau, il l'aurait fait. Je crois qu'il éprouve un certain respect pour moi.

— C'est possible, mais comment comptez-vous le rencontrer ?

— Je prends le premier avion pour Medellin.

— Ne dites pas de bêtises...

Effectivement, ce que vient de dire Alberto Villamizar est insensé. Medellin est une ville ravagée par la violence. En comparaison, le Chicago des années 1920 ressemblait à un havre de paix. Qu'on en juge plutôt ! Nous sommes au début de mars 1991 et il y a eu, pour les deux premiers mois de l'année, deux mille meurtres dans la ville, soit plus de trente par jour ! Parmi ceux-ci, quatre cent cinquante-sept membres de la force antidrogue ont été tués par les tueurs d'Escobar, les gamins à moto...

Le président Cesar Gaviria s'adresse à son interlocuteur d'une voix qu'il veut persuasive.

— Vous n'avez aucune chance, Alberto. Escobar n'aura même pas besoin de donner d'ordre. Vous êtes un homme public, l'un de ces fous risque de vous reconnaître et de vous tuer de sa propre initiative.

— Vous voyez un autre moyen ?

— Je crois qu'il y en a un : rencontrer Ochoa...

Jorge Luis Ochoa est, avec Escobar, l'un des trois fondateurs du Cartel de Medellin. Mais à la différence de ce dernier, il a choisi de profiter du décret de non-extradition. Il s'est rendu, après avoir négocié les conditions de sa détention et se trouve depuis dans la prison de haute sécurité d'Itagui. Où il bénéficie de privilèges exceptionnels.

Il est interné dans un appartement à l'écart dans le pénitencier, où il a fait venir sa femme, ses enfants et ses frères. Il a le téléphone et, bien que celui-ci soit sur écoute, il a certainement des moyens de communiquer discrètement avec Pablo Escobar. Le président Gaviria conclut :

— Allez-y ! Vous avez peut-être un rôle décisif à jouer. Depuis que Guido Parra s'est retiré, nous n'avons plus de contact avec Escobar. C'est le moyen de renouer le dialogue.

— Vous me chargez de mission ?

— Non. Tout reste officieux, vous parlerez uniquement en votre nom, mais cela vaut le coup d'essayer !

\*

C'est ainsi que, par amour conjugal, Alberto Villamizar se lance dans une aventure insensée et va devenir un acteur central de toute l'affaire Escobar.

Jorge Luis Ochoa ayant accepté de le rencontrer, il se rend dans la prison d'Itagui, une ville du centre de la Colombie, dont la famille Ochoa est originaire... Pour arriver au lieu de détention, il faut traverser d'interminables couloirs déserts et passer trois contrôles ultrasophistiqués. Enfin, Villamizar se trouve sur place. Il s'agit en effet d'un appartement spacieux et meublé avec goût. Toute la famille est là : les frères, les sœurs, les enfants et la femme du trafiquant. Ce dernier s'approche de lui et lui serre la main avec une visible chaleur.

— Nous allions passer à table. Partagerez-vous notre repas ?

Alberto Villamizar accepte et prend place. Il peut constater que l'ordinaire des Ochoa est des plus raffinés, les plats sont certainement livrés par un traiteur réputé. Il s'extasie sur leur qualité et complimente la maîtresse de maison. Laquelle lui répond aimablement. La conversation continue un long moment sur le sujet... Ce comportement n'a rien d'étonnant : dans la région d'Itagui, lorsqu'on a à traiter une affaire importante durant un repas, il est de bon ton de parler d'abord de cuisine. Enfin, Jorge Luis en vient au sujet qui les occupe.

— Je n'en suis pas certain. S'il avait tenu à m'éliminer à nouveau, il l'aurait fait. Je crois qu'il éprouve un certain respect pour moi.

— C'est possible, mais comment comptez-vous le rencontrer ?

— Je prends le premier avion pour Medellin.

— Ne dites pas de bêtises...

Effectivement, ce que vient de dire Alberto Villamizar est insensé. Medellin est une ville ravagée par la violence. En comparaison, le Chicago des années 1920 ressemblait à un havre de paix. Qu'on en juge plutôt ! Nous sommes au début de mars 1991 et il y a eu, pour les deux premiers mois de l'année, deux mille meurtres dans la ville, soit plus de trente par jour ! Parmi ceux-ci, quatre cent cinquante-sept membres de la force antidrogue ont été tués par les tueurs d'Escobar, les gamins à moto...

Le président Cesar Gaviria s'adresse à son interlocuteur d'une voix qu'il veut persuasive.

— Vous n'avez aucune chance, Alberto. Escobar n'aura même pas besoin de donner d'ordre. Vous êtes un homme public, l'un de ces fous risque de vous reconnaître et de vous tuer de sa propre initiative.

— Vous voyez un autre moyen ?

— Je crois qu'il y en a un : rencontrer Ochoa...

Jorge Luis Ochoa est, avec Escobar, l'un des trois fondateurs du Cartel de Medellin. Mais à la différence de ce dernier, il a choisi de profiter du décret de non-extradition. Il s'est rendu, après avoir négocié les conditions de sa détention et se trouve depuis dans la prison de haute sécurité d'Itagui. Où il bénéficie de privilèges exceptionnels.

Il est interné dans un appartement à l'écart dans le pénitencier, où il a fait venir sa femme, ses enfants et ses frères. Il a le téléphone et, bien que celui-ci soit sur écoute, il a certainement des moyens de communiquer discrètement avec Pablo Escobar. Le président Gaviria conclut :

— Allez-y ! Vous avez peut-être un rôle décisif à jouer. Depuis que Guido Parra s'est retiré, nous n'avons plus de contact avec Escobar. C'est le moyen de renouer le dialogue.

— Vous me chargez de mission ?

— Non. Tout reste officieux, vous parlerez uniquement en votre nom, mais cela vaut le coup d'essayer !

\*

C'est ainsi que, par amour conjugal, Alberto Villamizar se lance dans une aventure insensée et va devenir un acteur central de toute l'affaire Escobar.

Jorge Luis Ochoa ayant accepté de le rencontrer, il se rend dans la prison d'Itagui, une ville du centre de la Colombie, dont la famille Ochoa est originaire... Pour arriver au lieu de détention, il faut traverser d'interminables couloirs déserts et passer trois contrôles ultrasophistiqués. Enfin, Villamizar se trouve sur place. Il s'agit en effet d'un appartement spacieux et meublé avec goût. Toute la famille est là : les frères, les sœurs, les enfants et la femme du trafiquant. Ce dernier s'approche de lui et lui serre la main avec une visible chaleur.

— Nous allions passer à table. Partagerez-vous notre repas ?

Alberto Villamizar accepte et prend place. Il peut constater que l'ordinaire des Ochoa est des plus raffinés, les plats sont certainement livrés par un traiteur réputé. Il s'extasie sur leur qualité et complimente la maîtresse de maison. Laquelle lui répond aimablement. La conversation continue un long moment sur le sujet... Ce comportement n'a rien d'étonnant : dans la région d'Itagui, lorsqu'on a à traiter une affaire importante durant un repas, il est de bon ton de parler d'abord de cuisine. Enfin, Jorge Luis en vient au sujet qui les occupe.

— Savez-vous que Pablo a de l'admiration pour vous ? Vous êtes un homme, un vrai !

— Alors, pourquoi retient-il mon épouse ?

— Ce n'est ni contre vous ni contre elle, mais à cause de la violence du gouvernement. Il faut faire cesser tout cela.

— Je suis d'accord. Il y a trop de victimes innocentes !

Et la conversation s'engage. Rapidement, il apparaît que la négociation dépasse de beaucoup le cas individuel de Maruja Pachon-Villamizar. C'est toute la situation dans laquelle est plongée la Colombie, depuis le début de la guerre entre l'État et les Extradables, qui est en jeu. Jorge Luis Ochoa va même plus loin. Il déclare :

— Il faut déterminer dans quelles conditions Pablo accepterait de se rendre.

— Il est d'accord pour se rendre ? Il vous l'a dit ?

— Pas aussi clairement que cela, mais pour la non-extradition, il serait prêt à des concessions. Évidemment, il faudrait une prison spécialement aménagée et la garantie d'une peine limitée : dix ans, douze ans, tout au plus...

À l'issue de leur discussion, Alberto Villamizar écrit une lettre à Pablo Escobar destinée à le persuader d'engager des négociations avec lui. Il est aidé en cela par Jorge Luis Ochoa, qui lui indique les formules et le ton à employer, les choses à dire et celles à éviter. En particulier, le mot « reddition ».

Malgré ces précautions, la réponse qui parvient deux semaines plus tard au domicile de Villamizar est négative. Pablo Escobar commence sa lettre par : « Mon cher Docteur, je suis tout à fait navré de ne pouvoir vous satisfaire... » Après avoir accusé les forces de l'ordre du meurtre de quatre cents jeunes gens de Medellin, il poursuit : « Ces assassinats justifient l'enlèvement d'otages comme moyen de pression, pour obtenir que les policiers responsables

soient sanctionnés. » Et de conclure : « Si le gouvernement n'intervient pas et n'écoute pas nos propositions, nous exécuterons Maruja, n'ayez aucun doute là-dessus. »

Malgré cette terrible menace, Villamizar ne se décourage pas. Il a une réponse et c'est pour lui l'essentiel. Toujours avec le concours d'Ochoa, il lui écrit de nouveau. En s'offrant comme otage en échange de sa femme afin de négocier seul à seul avec le chef du Cartel de Medellin. La réaction ne tarde pas. Tout en rendant hommage à son courage, Escobar refuse. Il craint qu'on glisse sous la peau de Villamizar un dispositif électronique lui permettant de le suivre à distance...

Les contacts piétinent. Pendant ce temps, les autorités poursuivent leur lutte, mais n'aboutissent à aucun résultat. Escobar leur tient tête, mêlant la violence la plus extrême à l'astuce la plus déroutante. Ainsi, quand la police met des numéros de téléphone à la disposition de la population, pour communiquer des renseignements sur l'endroit où il se trouve, il engage des collèges entiers de Medellin et des environs, dont les enfants occupent toutes les lignes vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

\*

Avec le téléviseur qu'on lui a restitué, Maruja a pu voir Beatriz chez elle, entourée de sa famille, au milieu des journalistes. Elle a été sensible au fait qu'elle ne donne, comme convenu, aucune précision sur leur lieu de détention; elle a été sensible aussi aux mots d'encouragement qu'elle lui a adressés.

Dans les jours qui suivent, elle reçoit d'autres encouragements de la part de sa famille, de ses enfants et de son mari, qui intervient fréquemment à la télévision. En ce qui concerne Alberto, ils se sont mis d'accord sur un code, transmis par l'intermédiaire

de Beatriz. En cas de libération imminente, il apparaîtra avec une cravate verte. Mais au fil des jours, s'il multiplie les mots de soutien, jamais il n'arbore l'accessoire annonciateur d'espoir.

C'est d'autant plus pénible qu'un événement curieux survient quelque temps plus tard... Alors que Maruja est conduite aux toilettes par l'un des gardes, elle voit celui-ci avoir un mouvement de recul. Il paraît effrayé.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

Ce très jeune homme, visiblement un peu simple d'esprit, lui désigne la porte des toilettes.

— Là ! Les trois papillons noirs ! Il y en avait trois aussi le jour où ils ont tué Mme Montoya.

Malgré les circonstances, Maruja Pachon-Villamizar refuse de se laisser impressionner. Elle regarde de près les trois insectes.

— Ils ne sont pas noirs, mais bruns. C'est bon signe au contraire !

Pourtant, en revenant dans la chambre à la lumière rouge qui lui sert de cellule, elle ne cesse de repenser à l'incident. À partir de cet instant, l'hypothèse qu'on vienne la tuer en réplique à l'assassinat d'un des membres du Cartel revient régulièrement la hanter. Elle fait des cauchemars, dans lesquels une tête recouverte d'une cagoule noire sans trous se penche sur elle...

\*

Si Alberto Villamizar est incapable d'adresser à sa femme des messages d'espoir pour l'immédiat, c'est que les choses ont définitivement changé. Sa libération est maintenant liée à la reddition de Pablo Escobar et il ne s'agit pas d'une affaire qui se résout rapidement.

Le trafiquant refuse toujours de lui donner des réponses directement dans ses lettres, mais le contact

n'est pas rompu, car il communique avec Jorge Luis Ochoa, lequel fait part de ses désirs.

— Le plus important, pour Pablo, c'est la prison. Il faut en construire une qui lui convienne.

— Il a une idée de l'endroit ?

— La Cathédrale de la vallée...

La Cathédrale de la vallée est un centre municipal pour drogués, à Envigado, une petite ville des environs de Medellin. Par l'intermédiaire d'un prête-nom, le bâtiment appartient à Escobar. Malgré les réticences du gouvernement, Alberto Villamizar, craignant que la reddition devienne impossible faute de lieu, pèse de tout son poids en faveur de la proposition.

Cesar Gaviria finit par se décider. L'aménagement de la Cathédrale de la vallée, qu'on prend l'habitude d'appeler « la Cathédrale » tout court, commence sans plus attendre. Une centaine d'ouvriers se relayent par équipes, ne dormant que quelques heures par jour. Le montant total des travaux s'élève à cent vingt millions de pesos, payés par la municipalité d'Envigado et remboursés plus tard par l'État.

Tandis que le chantier bat son plein, les négociations continuent, par l'intermédiaire de Jorge Luis Ochoa. Le trafiquant réclame que ses futurs gardiens soient tous originaires de Medellin. Il exige aussi que la sécurité autour du pénitencier soit confiée à l'armée et non à la police, craignant qu'elle se livre à des représailles après l'assassinat massif de ses membres par les tueurs du Cartel...

Mais à partir de là, les pourparlers stagnent de nouveau. L'échange de correspondance n'apporte plus rien. Pis : il est évident qu'Escobar se sert de Villamizar pour envoyer des messages au gouvernement sans rien offrir en retour. Sa dernière lettre, expédiée fin mars, n'est qu'un interminable cahier de doléances. Villamizar s'en rend compte et l'explique à Ochoa, lorsqu'il le retrouve une nouvelle fois dans sa cellule :

— Cela suffit avec toutes ces lettres ! Si on continue ainsi, on en sera au même point dans cent ans. Il faut que je parle directement à Escobar.

— Vous savez bien qu'avec vous, il ne veut pas. Ce n'est pas contre vous, mais il se méfie.

— Je ne tiens pas forcément à ce que ce soit moi. Mais alors, qui ?

\*

Athée, Maruja n'a jamais prêté l'oreille à *La Minute de Dieu*, émission étrange au cours de laquelle le père Rafael Garcia Herreros, un religieux âgé de quatre-vingt-deux ans, se livre à des réflexions sur la société... Le prêtre est pourtant l'une des figures les plus célèbres du pays. Et ce depuis janvier 1955, date à laquelle il a commencé ses chroniques à la radio, qu'il continue à la télévision.

Il est connu pour son franc-parler, parfois brutal, et pour ses yeux d'aigle qu'il garde fixés sur le spectateur. Le ton de son émission est toujours crispé et son contenu parfois incompréhensible. Celle du 18 avril, sans aucun doute adressée sans le nommer à Pablo Escobar, est étrange et frappante à la fois :

« On m'a dit qu'il voulait se rendre. On m'a dit qu'il voulait parler. Que dois-je faire ? On me dit qu'il est fatigué de vivre et de se battre, et je ne puis confier mon secret à personne. »

Maruja demeure perplexe et intriguée. Mais elle pense que ce charabia pourrait devenir providentiel. Le message du père Garcia Herreros pourrait bien ouvrir une brèche dans une situation qui paraît bloquée.

\*

Elle ne se trompe pas. Pour Alberto Villamizar, l'émission du père Garcia Herreros est comme un

miracle ! Depuis plusieurs jours, il dressait une liste d'éventuels médiateurs, dont la personnalité inspirerait confiance à Escobar. Un religieux : rien ne pourrait mieux convenir ! Escobar serait sûr qu'il ne se prêterait pas à une machination du type émetteur sous la peau, et leur rencontre aurait une solennité susceptible de flatter sa vanité.

Villamizar se précipite au studio d'enregistrement de *La Minute de Dieu*.

— Mon père, ai-je bien compris que vous seriez prêt à entrer en contact avec Pablo Escobar ?

— Si cela peut soulager les misères du pays, oui.

— Alors, dans ce cas, il faut me suivre.

— Vous allez me le faire rencontrer ?

— Pas directement et pas tout de suite, les choses sont plus compliquées. Mais je crois que, grâce à vous, nous pouvons aboutir...

Peu après, les deux hommes sont à la prison d'Itagui, dans l'appartement de Jorge Luis Ochoa. Ce dernier semble très intéressé par l'éventuelle médiation du religieux. Il l'invite à écrire au chef du Cartel de Medellin. Garcia Herreros rédige la missive à sa manière, tutoyant le trafiquant, lui parlant sur le ton d'un directeur de conscience et l'invitant à chercher avec lui la voie menant à la pacification de la Colombie. Il termine par ces mots : « Si tu crois que nous pouvons nous voir dans un lieu sûr pour toi comme pour moi, fais-le-moi savoir. »

Le résultat ne tarde pas. Escobar répond trois jours plus tard de sa propre main. Il offre sa reddition comme un sacrifice pour la paix, en précisant qu'il ne demande pas l'amnistie. Il est même prêt à purger une peine de prison. Cependant, aucune allusion n'est faite à une éventuelle rencontre avec le père.

Pourtant, le 13 mai, Villamizar reçoit à son domicile un message d'Escobar, lui demandant de conduire Garcia Herreros dans la propriété de Fabio Ochoa, le père de Jorge Luis, aux environs de Medellin. Là, il

faudra attendre le temps nécessaire, mais on viendra le chercher.

Bien entendu, les deux hommes se conforment aux instructions... La villa du chef de la famille Ochoa est vaste et luxueuse, c'est l'hacienda telle qu'on l'imagine. Lorsqu'ils arrivent, le soir tombe. Le vieux Fabio Ochoa salue l'ecclésiastique avec respect et, après une brève collation, l'invite à aller se reposer.

À quatre heures du matin, un bruit de voiture alerte la maisonnée. Alberto Villamizar se lève précipitamment et vient frapper à la chambre de l'homme d'Église.

— Mon père, on vient vous chercher.

Une fois réveillé et après avoir prié à genoux avec Villamizar, le religieux s'écrie d'un ton énergique :

— Allons voir ce que Pablo a dans le ventre !

La suite, on ne la connaît que par son récit en revenant... Le voyage est long, il change trois fois de véhicule. Enfin, au petit matin, il entre dans une propriété aussi immense que luxueuse, avec piscine olympique et plusieurs installations sportives. Dans le jardin se trouve une vingtaine d'hommes armés, qu'il admoneste pour leur vie de brigands. Ils ne répliquent rien, baissent la tête, l'air contrit, et le conduisent vers leur chef. Pablo Escobar l'attend, sur la terrasse, vêtu d'un costume d'intérieur en coton blanc, avec une barbe très noire et très longue. Rafael Garcia Herreros l'aborde sans façon :

— Pablo, je suis venu pour qu'on arrange tout ce bazar !

Escobar lui répond avec respect. Tous deux s'assoient face à face, dans deux fauteuils de salon recouverts de tissu fleuri, et l'entretien commence. Il dure trois quarts d'heure. Le chef du Cartel de Medellin se montre surtout soucieux de la sécurité de sa future prison; en revanche, devant la fermeté de son interlocuteur, il abandonne pratiquement toutes ses revendications relatives aux sanctions

contre les policiers responsables de la mort de ses hommes.

Le père l'invite à noter par écrit le résultat de leur conversation et se lève pour prendre congé, alors Escobar lui demande de bénir une petite médaille d'or qu'il porte autour du cou. Le père fait le signe de croix, sous la surveillance des gardes du corps, mais aussitôt après, ceux-ci s'adressent à lui :

— Mon père, vous ne pouvez pas partir sans nous avoir bénis à notre tour !

Ils s'agenouillent et Pablo Escobar les imite spontanément. D'un peu partout dans la villa, d'autres hommes accourent pour se mettre à genoux. L'assistance est bientôt presque aussi nombreuse que dans une église. Le père les bénit et les gratifie d'un sermon sur la nécessité de revenir dans la légalité...

Revenu dans la villa des Ochoa en milieu d'après-midi, il saute de la voiture et lance d'un ton joyeux à Alberto Villamizar, venu l'accueillir :

— Tout va bien, mon fils ! Je les ai mis tous à genoux.

Peu après, ils repartent pour Bogota. La nouvelle s'est répandue dans tout le pays. Les journaux annoncent que le père Garcia Herreros est porteur d'une lettre d'Escobar au président de la République, qu'il remettra le lendemain. En fait, il s'agit des notes rédigées lors de l'entretien, mais, étant de la main du chef du Cartel, elles ont valeur d'engagement.

\*

À la différence de ce qui s'était passé pour Beatriz, c'est par la radio que Maruja apprend la fin de son calvaire. Le dimanche 19 mai, aux informations de neuf heures, elle entend brusquement :

« Un communiqué signé des Extradables vient de nous parvenir : Maruja Pachon-Villamizar va être libérée. Il s'agit sans nul doute d'une conséquence de

l'entrevue entre Pablo Escobar et le père Garcia Herreros. »

Maruja est étrangement sereine. Cette nouvelle devrait la bouleverser, mais elle l'accueille avec calme. Comme le communiqué ne précise pas quand aura lieu la libération, elle se doit d'être prête. Elle prend une douche, enfile les vêtements qu'elle portait le jour de son enlèvement à la place des survêtements que lui donnaient de temps à autre ses ravisseurs.

Vers dix-huit heures, la porte s'ouvre. Un chef portant une cagoule s'exprime d'un ton bref :

— On s'en va !

Il ne lui remet pas, comme pour Beatriz, un miroir et des accessoires de maquillage, mais lui donne quand même quelque chose. Il affiche même un sourire sous sa cagoule, en lui tendant le petit objet.

— Un souvenir pour vous : la balle que vous n'avez pas reçue !

Il lui bande les yeux et c'est le départ en voiture... Au même moment, le téléphone sonne au domicile d'Alberto Villamizar.

— Elle est en route. Elle sera là dans une heure ou deux.

Le député a juste le temps de prévenir sa fille, ses fils et sa sœur, qui arrivent les uns après les autres. Cette effervescence alerte les journalistes, nombreux à monter la garde, en prévision de la libération imminente. C'est bientôt un groupe compact qui stationne devant l'immeuble...

Dans la voiture des ravisseurs, après un peu plus d'une heure de route, le chauffeur donne un brusque coup de frein. Il lance à Maruja un ordre précipité :

— Descendez vite !

Elle veut ôter son bandeau, mais une main brutale l'en empêche.

— Attendez cinq minutes !

On la pousse avec force hors du véhicule, qui redémarre. Lorsqu'elle enlève enfin son bandeau, elle se

retrouve dans une rue peu fréquentée d'un quartier qu'elle ne connaît pas. Il est dix-neuf heures trente. Cent quatre-vingt-treize jours se sont écoulés depuis son enlèvement.

Une voiture se gare sur le trottoir d'en face. Elle s'approche de la vitre ouverte et dit au chauffeur :

— Je suis Maruja Pachon. Je viens d'être libérée.

L'homme pousse un cri. Il la conduit chez lui, un pavillon aux fenêtres allumées. Elle s'y rend dans un état second. Elle veut appeler chez elle, mais ne se souvient plus du numéro, se trompe plusieurs fois avant de composer le bon. Enfin, elle y parvient. Et reconnaît la voix de la fille.

— C'est toi, Alexandra ?

— Maman ! Où es-tu ?

Alberto saisit le combiné ; il avait préparé un morceau de papier et un crayon en prévision de cet instant :

— Allô, ma grande ? Ça va ?

— Très bien, mon amour, pas de problème.

Il écrit l'adresse, oublie de raccrocher et se précipite sur le palier, poursuivi par une meute de journalistes.

— Ils ont libéré Maruja ! On y va !

Il arrive sur place en un quart d'heure, mais des reporters à moto l'ont précédé et tout un attroupelement se masse autour du pavillon. Maruja attend dans la chambre à coucher, assise sur le lit... Elle racontera plus tard : « Il est entré comme un ouragan. Je lui ai sauté au cou. Ce fut une longue étreinte, muette et profonde. Le vacarme des journalistes, qui avaient eu raison de la résistance du maître de maison et avaient envahi toutes les pièces, nous a arrachés à l'extase. Nous sommes passés devant le miroir de la chambre et je me suis vue. J'ai dit à Alberto : "Je suis horrible !" Il m'a répondu : "Tu es parfaite !" Il a passé son bras autour de mes épaules et m'a conduite dans le salon. »

Sur la route du retour, un cortège se forme. Les voitures klaxonnent sur son passage. Devant

l'immeuble des Villamizar, tous les voisins agitent des mouchoirs aux fenêtres. Une petite foule stationne devant l'entrée. Au premier rang, Beatriz en larmes.

\*

Alberto Villamizar ne peut goûter longtemps son bonheur conjugal retrouvé : la reddition de Pablo Escobar se prépare et il y joue un rôle central. Le gouvernement le considère toujours comme l'intermédiaire principal. Quant au père Garcia Herreros, il doit se tenir disponible en cas de besoin.

Le surlendemain 21 mai, Villamizar se retrouve à Medellin pour coordonner les opérations. À l'hacienda de Fabio Ochoa, il est chaleureusement accueilli. Un banquet avec champagne est préparé en son honneur afin de fêter la libération de son épouse. Ce n'est qu'une courte récréation, car Pablo Escobar, caché quelque part dans les environs, est pressé. À peine la dernière bouchée avalée, il se manifeste au téléphone.

— Bonjour, Alberto. Vous êtes content ?

Sans attendre la réponse, il enchaîne :

— Commençons par voir de quelle façon je vais me rendre. La prison est prête ?

— Elle est prête. Elle n'attend que vous.

— Connaissez-vous un téléphone qui ne soit pas sur écoute, pour continuer cette conversation ?

Après avoir cherché, Alberto Villamizar lui indique le numéro de sa voisine du dessus, à Bogota. Ils conviennent d'un code. Une voix anonyme téléphonera d'abord chez Alberto, en disant : « Dans un quart d'heure, docteur. » Villamizar devra alors monter sans se presser chez la voisine et attendre le coup de fil d'Escobar.

Une nouvelle attente débute, à Bogota, cette fois. Elle dure presque un mois. Le 18 juin, une voix anonyme prononce au téléphone le fameux : « Dans un quart d'heure, docteur. » Villamizar grimpe à l'étage.

Il est à peine arrivé que le téléphone sonne. C'est la voix d'Escobar :

— Tout est prêt, soyez à Medellin demain matin à la première heure.

Le chef du Cartel exige comme dernières conditions la présence du père Herreros, du procureur général du pays et d'un journaliste de radio très connu qu'il apprécie... Après avoir prévenu le procureur et le journaliste, Villamizar se présente chez le religieux au petit matin. Il le trouve dans l'oratoire où il vient de célébrer la messe.

— En route, mon père ! On va à Medellin, Escobar se rend.

Ils prennent un avion mis à leur disposition par la présidence de la République, en compagnie des personnes dont le trafiquant a demandé la présence, ainsi que d'un petit nombre d'officiels. À l'aéroport, les arrivants sont conduits, à travers une ville en état de siège, au palais gouvernemental de Medellin... Là, nouvel appel d'Escobar.

— Je vous envoie el Mono, dit-il. Il vous servira de guide.

El Mono, « le Singe », se présente peu après. L'homme de grande taille, aux cheveux d'un blond très pur et portant de longues moustaches dorées, donne ses instructions.

— Il faut y aller en hélicoptère. C'est possible à partir du palais ?

L'opération ne présentant pas de difficulté, bientôt un Bell 412 d'une capacité de douze passagers se pose dans la cour du bâtiment... L'attente commence. À 15 h 10, el Mono reçoit un coup de fil sur son portable.

— Il nous attend !

Peu après, l'appareil décolle, emportant Villamizar, le père Garcia Herreros et les autres passagers. Le pilote suit fidèlement les indications du grand blond aux longues moustaches. Derrière une rangée

d'arbres, surgit une maison splendide équipée d'un terrain de football, El Mono désigne la pelouse :

— Atterrissez ici. Et ne coupez pas les moteurs.

Autour du terrain, une trentaine d'hommes, arme au poing, attend. Lorsque l'hélicoptère se pose, ils s'avancent, entourant un homme brun aux cheveux longs et à la barbe noire lui descendant sur sa poitrine. C'est lui ! C'est celui que tout le monde recherche et qui fait trembler le pays depuis des années !

Son calme et son sang-froid ont quelque chose de surnaturel. Après avoir pris congé de ses gardes du corps par quelques embrassades, il monte dans l'appareil avec deux d'entre eux. Toujours aussi à l'aise, il salue Villamizar en premier :

— Comment ça va, Alberto ?

— Très bien, Pablo.

Il se tourne ensuite vers le père Garcia Herreros avec un sourire aimable et le remercie pour tout... Le pilote demande :

— On décolle ?

Escobar fait un signe de la tête :

— Bien sûr. Vite !

Quelques minutes plus tard, l'hélicoptère se pose sur le terrain de football de la prison. Escobar, sorti le premier, se retrouve entouré d'une cinquantaine d'hommes en uniforme bleu pointant leurs fusils sur lui. Il perd un instant son sang-froid et pousse un rugissement :

— Baissez vos armes, nom de Dieu !

Lorsque le chef des gardiens répète l'ordre, ce dernier se rend compte que ses hommes avaient déjà obéi à Escobar... Le trafiquant et les passagers qui l'accompagnent parcourent alors les deux cents mètres les séparant du bâtiment. Là, ils sont attendus par les autorités de la prison et les lieutenants d'Escobar, arrivés en voiture pour se rendre en même temps que lui. Il y a aussi la femme du trafiquant et sa mère.

Le directeur de la prison se détache du groupe. Escobar serre sa main et lui tend le pistolet attaché à sa ceinture par une courroie. Puis, il prend Villamizar par le bras :

— Venez avec moi, Alberto.

Ils marchent ensemble jusqu'à l'entrée. Escobar remercie Villamizar et exprime ses regrets pour les souffrances qu'il lui a fait endurer à sa famille. Et conclut :

— Je sais que vous et moi, nous pouvons être de bons amis...

Enfin, il signe le document de reddition et disparaît dans sa cellule.

\*

Par la suite, Pablo Escobar se rendra compte à quel point ses volontés ont été exaucées. L'État n'a pas lésiné sur les moyens. Jamais, peut-être, un prisonnier n'a bénéficié de telles conditions de détention. « La Cathédrale » est un hôtel cinq étoiles, un véritable palace.

Elle se dresse à mi-pente d'une colline d'où on découvre un panorama admirable. Au-dessus, les bois, la montagne et le village de Rionegro où est né Escobar; au-dessous, la prairie descendant vers Medellin, avec, au premier plan, la ville d'Envigado où il a commencé sa carrière criminelle. Le bâtiment est entouré d'un vaste jardin, qui contient, outre le terrain de football, un potager et une plantation de cannabis, pour Escobar et ceux de ses lieutenants qui voudraient en consommer.

Les équipements intérieurs sont à l'avenant : jacuzzi, systèmes de projection vidéo, bar, gymnase, lit hollywoodien pour le maître des lieux. C'est là d'ailleurs qu'il accueille les prostituées qu'on fait venir à sa demande. Il dispose, en outre, d'un bureau que ne dédaignerait pas un PDG de multinationale : baie

vitrée, boiseries précieuses, moquette profonde. Il est équipé du matériel le plus moderne, de onze lignes téléphoniques, ainsi que de plusieurs téléphones cellulaires.

Incarcé en même temps que quatorze complices ayant voulu partager son sort, Pablo Escobar a exigé de choisir la moitié des gardiens, la seconde étant désignée par les autorités. À l'inverse des autres prisons, les équipements de sécurité existent moins pour empêcher les détenus de s'évader, que pour les protéger de l'extérieur. La Cathédrale dispose d'abris secrets et d'une défense antiaérienne. Son survol est interdit...

La vie s'organisant, on se rend rapidement compte que rien n'a changé. Pablo Escobar est aussi libre qu'auparavant. Il a des rendez-vous d'affaires avec qui il veut et droit à des sorties secrètes à Medellin. Il continue à diriger son empire depuis la Cathédrale, achemine ses cargaisons, réinvestit ses bénéfices, fait assassiner ceux de ses collaborateurs qui ne lui livrent pas le pourcentage exigé.

En fait, la seule transformation est la sécurité qu'il a gagnée dans l'affaire. Maintenant il est à l'abri de ses nombreux ennemis, ses concurrents en particulier, et de la police, qui, au lieu de le traquer, assure sa protection ! Au bout d'un an, le gouvernement, finissant par se rendre compte qu'il a été victime d'un marché de dupes, décide de mettre un terme à la situation. Il ordonne le transfert d'Escobar vers une prison normale.

Le 22 juillet 1992, un demi-millier de soldats sont déployés pour cette opération à hauts risques. Il faut croire pourtant que ce n'est pas assez, car le trafiquant réussit à prendre en otage le vice-ministre de la Justice et le directeur national des prisons, venus superviser son transfert. Au lever du jour, lorsque les forces spéciales arrivées de la capitale donnent l'assaut, elles ne trouvent que les deux hauts fonction-

naires. Pablo Escobar est parti en compagnie de neuf autres détenus. On ne saura jamais grâce à quelles complicités, peut-être au plus haut niveau, il a réalisé cet exploit.

\*

Lorsque la nouvelle est connue éclate un scandale sans précédent. Non seulement en raison de l'in vraisemblable évasion, mais parce que le pays découvre les conditions réelles de la détention d'Escobar qu'on lui avait soigneusement cachées jusque-là. Les photos de la Cathédrale s'étalent dans les journaux, les caméras font visiter aux téléspectateurs incrédules ces installations dignes d'un prince.

Sous la pression d'une opinion publique révoltée, la traque reprend. Mais cette fois, plus question d'une négociation quelconque, plus question de non-extradition, c'est la guerre absolue. Le gouvernement colombien met à prix la tête de Pablo Escobar pour la somme inouïe d'un milliard de pesos, sept millions d'euros !

De son côté, l'intéressé réagit avec sa violence coutumière. Il dispose d'une petite armée. On estime à trois mille le nombre de ses tueurs, d'autant plus dangereux que leur jeune âge les rend follement téméraires et qu'ils opèrent dans un milieu urbain qu'ils connaissent parfaitement et où ils disposent de nombreuses complicités.

L'affrontement est total et le résultat fait frémir. Les chiffres, pour la seule ville de Medellin, donnent le vertige ! En 1992, on dénombre six mille six cent soixante-deux personnes tuées dans des affrontements armés, auxquelles il faut ajouter mille deux cent quatre-vingt-douze cadavres non identifiés et neuf cent soixante-sept habitants portés définitivement disparus, soit un total de huit mille neuf cent vingt et un morts. Indépendamment, pour la première fois, les

hommes d'Escobar se livrent à des attentats aveugles. Le 30 janvier 1993, une bombe fait à Bogota vingt et un morts, dont trois enfants, et soixante-huit blessés.

De part et d'autre, l'acharnement redouble. Les forces de l'ordre ne respectent plus la légalité : perquisitions sans mandat, tirs sans sommation, assassinats de personnes arrêtées sont monnaie courante. De son côté, Pablo Escobar offre un million de pesos pour la mort d'un sergent de ville et cinq millions pour celle d'un membre de la force antidrogue. À Medellin, l'espérance de vie d'un policier n'excède pas un an ; il devient très difficile de recruter.

Et pourtant, c'est le trafiquant qui va perdre peu à peu la partie. Car l'État colombien n'est plus seul. Il reçoit le renfort d'alliés inattendus, n'obéissant pas toujours à des mobiles respectables. Ainsi, le Cartel de Cali, rival de celui de Medellin longtemps écrasé par la puissance de son adversaire, redresse la tête. Ses tueurs à gages engagent une lutte sanglante avec ceux d'Escobar. Ce n'est pas tout. Aussi incroyable que cela paraisse, des hommes seuls participent aussi à l'aventure. Des chasseurs de prime, américains et israéliens pour la plupart, attirés par la récompense d'un milliard de pesos, se lancent dans la lutte.

Mais le grand tournant a lieu début 1993, avec l'apparition d'une milice paramilitaire « Los Peppes », initiales de *Perseguidos Por Pablo Escobar*, c'est-à-dire « Poursuivis par Pablo Escobar ». L'organisation regroupe, du moins en théorie, les familles des victimes du trafiquant déterminées à se faire justice elles-mêmes. Elle dispose de fonds et de moyens très importants (sans doute fournis par la CIA) et a recours aux mêmes méthodes que son adversaire, autrement dit la terreur et le crime.

Car, même si elle prend souvent des libertés avec la loi, la police ne peut se livrer au terrorisme pur et simple. Los Peppes, eux, ne s'en privent pas. Ils brû-

lent ou dynamitent systématiquement les propriétés du trafiquant. Ils enlèvent, torturent et exécutent ses principaux collaborateurs. Leur coup d'éclat est l'attaque contre l'hacienda *Naples*, pourtant défendue comme une forteresse. Ses commandos s'emparent des haras et abattent tous les chevaux, sauf *Terremoto* (Tremblement de terre), le plus bel étalon, qu'ils relâchent castré dans les rues de Medellin.

Bientôt, Pablo Escobar devient un homme aux abois. Ses lieutenants sont assassinés, se livrent à la justice ou passent à l'ennemi. Les membres de sa famille, ayant dû se résoudre à demander la protection des autorités, vivent terrés dans de véritables bunkers. Lui-même ne peut rester plus de six heures au même endroit sous peine d'être repéré par ceux qui le traquent sans relâche...

\*

Le couple Villamizar suit ces péripéties avec attention, mais sans la passion qu'on pourrait imaginer. Maruja, devenue une héroïne dans son pays, a choisi de s'engager davantage en politique : elle est devenue ministre de l'Éducation nationale. Sa captivité ne l'a pas remplie de haine contre son ravisseur. Il ne l'a pas fait exécuter, elle ne souhaite pas sa mort non plus. Sans être neutre, elle regarde tout cela de loin.

Alberto observe la situation de plus loin encore. Épuisé par les efforts qu'il a déployés et l'angoisse endurée pendant des mois, il a choisi de prendre du recul. Il a demandé et obtenu de Cesar Gaviria un poste d'ambassadeur aux Pays-Bas. C'est là que lui parviennent plusieurs messages d'Escobar. Le trafiquant l'assure encore une fois de son estime et lui demande d'intervenir en sa faveur auprès du Président. Après avoir hésité, Alberto Villamizar n'en fait rien. Tout cela est du passé. Il est trop tard...

Pablo Escobar est définitivement seul. Plus personne ne l'aide. Le père Garcia Herreros est mort le 24 novembre 1992, des suites d'une insuffisance rénale. Celui qui avait terrorisé un pays entier se retrouve face à son destin. Le dernier acte peut avoir lieu.

\*

Selon la revue colombienne *Semana*, la traque ultime de Pablo Escobar est le résultat d'une vaste opération américaine, dénommée « Ombre pesante », qui a mobilisé des équipes de la CIA, de la DEA, du FBI et de la NSA, soit tous les services fédéraux de sécurité. Cette opération aurait coûté en fonds secrets, charges de personnels et armes, plusieurs centaines de millions de dollars...

Le 2 décembre 1993, au lendemain de son quarante-quatrième anniversaire, Pablo Escobar ne résiste pas à la tentation d'appeler son fils Juan Pablo, qui vient de rentrer à Bogota. Mais alors que, jusque-là, il ne téléphonait jamais plus de quelques secondes pour ne pas être repéré, il se laisse aller, et la communication dépasse les deux minutes.

Une durée suffisante pour que le service des écoutes de la police découvre l'origine de l'appel : le quartier de Los Olivos, à Medellin. Le commandant Hugo Martínez, responsable du secteur, est immédiatement prévenu. À la jumelle, il aperçoit à l'une des fenêtres un homme corpulent qui pourrait être Escobar. Plutôt que de recourir à des moyens massifs, il préfère agir par surprise. Il réclame un commando spécialisé au quartier général de Medellin.

La suite va très vite. À quinze heures quarante-cinq, un groupe d'intervention de vingt-trois policiers en civil boucle le secteur, prend la maison d'assaut et force la porte de l'étage. Escobar les entend. Il dit à son fils :

— Je te laisse. Il se passe quelque chose de bizarre. Aussitôt après qu'il a raccroché éclate le bruit d'une fusillade. C'est son homme de confiance, un nommé Limon, qui, apercevant les policiers, a fait feu. Il est aussitôt criblé de balles.

Escobar n'a d'autre choix que de sortir par le toit, en courant et en tirant sur tout ce qu'il aperçoit. Mais lui aussi ne tarde pas à s'effondrer, atteint de douze projectiles. Lorsqu'ils le découvrent, les policiers outragent le corps de celui qui les a tant fait trembler. Ils lui coupent une partie de la moustache, jusqu'à la faire ressembler à celle d'Hitler et posent devant sa dépouille comme s'il s'agissait d'un trophée de chasse.

Peu après, la police fait venir sa mère, dont elle assurait la protection, pour qu'elle reconnaisse le corps. En découvrant celui ensanglanté de Limon, elle s'écrie :

— Imbéciles, vous n'avez pas tué mon fils. Ce n'est pas lui !

Mais lorsqu'elle monte sur le toit, elle se fige et tombe à genoux, en larmes.

L'autopsie réserve une surprise. Le procureur de Medellin en communique le résultat deux jours plus tard. Pablo Escobar a été atteint de douze balles, mais il est mort d'une seule d'entre elles, qui l'a touché derrière l'oreille droite. Or, celle-ci provient du revolver qu'il tenait à la main. Escobar n'a pas été abattu par la police, il s'est suicidé. Se voyant sur le point d'être pris, il a appliqué sa devise : « Plutôt une tombe en Colombie qu'une prison aux États-Unis. »

\*

Force est donc restée à la loi. Après la mort du trafiquant, la Colombie a retrouvé son calme, du moins en partie, car il ne faut pas oublier que, durant tout ce temps, la rébellion des Farc sévissait et a continué longtemps après. Les enlèvements, les attentats, les

affrontements armés n'étaient pas terminés, loin de là !

Quant à la drogue, la conclusion n'est guère plus optimiste. Comme par un phénomène de vases communicants, l'élimination du Cartel de Medellin a entraîné la prospérité de celui de Cali.

Ce dernier a fini par être démantelé à son tour, et les grandes concentrations ont disparu. Mais elles ont été remplacées par des organisations multiples et diversifiées, souvent familiales, agissant avec plus de discrétion et évitant autant que possible de recourir aux méthodes violentes. Ce qui ne nuit en rien à leur efficacité. Aujourd'hui, la production et le trafic de drogue en Colombie dépassent ce qu'ils étaient du temps de Pablo Escobar !

CORRUPTION, CORRUPTION

Pierre Bellemare  
& Jean-François Nahmias

## L'enfer

Partir à la rencontre des mafias et des sectes, c'est s'embarquer pour un voyage terrifiant. Insoupçonnables mais omniprésentes, les mafias étendent leurs tentacules à la manière des pieuvres et font fortune par le crime. Quant aux adeptes des sectes, manipulés et soumis à un processus de dépersonnalisation implacable, ils sont à la merci de leur gourou. L'organisation d'Aum, les Thugs, Pablo Escobar... la réalité dépasse souvent l'entendement. Parfois, des hommes et des femmes osent résister avec courage. Leur combat semble perdu d'avance, mais heureusement, l'issue n'est pas toujours dramatique.

Animateur et producteur de programmes à la radio et à la télévision, **Pierre Bellemare** est également connu pour ses talents de conteur et ses ouvrages dédiés aux histoires hors du commun. Après *Les dossiers extraordinaires* et *Les dossiers d'Interpol*, il signe aujourd'hui *L'enfer*, une enquête menée en collaboration avec **Jean-François Nahmias**.

ISBN : 978-2-290-04158-1



782290 041581

Texte intégral  
Illustration de couverture :  
D'après Roberto A Sanchez / Getty Images  
© Éditions J'ai lu

Prix France  
8 €